

Marie Luce Honeste

LA LANGUE COMME REFLET DU RAPPORT AU MONDE D'UNE SOCIÉTÉ HUMAINE

Depuis Saussure, on admet que les mots ont un signifié en langue, c'est-à-dire une structure sémantique stable disponible pour les locuteurs. Malheureusement, si la forme matérielle, *i.e.* le signifiant, est observable, le signifié est invisible : Saussure l'appelle *la partie manquante du signe linguistique*. C'est précisément le travail des linguistes sémanticiens de le reconstituer, ce qui ne peut se faire qu'à travers le seul observable dont on dispose : l'usage qu'on fait des mots dans les discours. Il faut alors se méfier d'un écueil courant qui consiste à calculer le sens d'un mot à partir des désignations de discours ; or, les mots observés en discours ne sont jamais isolés, mais insérés dans des énoncés où ils se trouvent en interaction sémantique avec d'autres mots, cette interaction étant exprimée par les liens syntaxiques.

C'est pourquoi la théorie sémantique que je développe en sémantique lexicale comprend une méthode d'accès au signifié de langue par la médiation du signifié de discours. Elle permet ainsi de montrer que le signifié de langue, loin d'être une description des choses du monde, est un concept reflétant une expérience humaine filtrée par une culture donnée ; à ce titre, le signifié des mots d'une langue est un excellent observatoire des représentations d'une communauté humaine, de son rapport au monde, ses affects, ses valeurs, sa culture, etc. Je donnerai dans une première partie une présentation simplifiée de cette méthode à travers l'exemple de quelques mots du français pris dans différentes parties du discours ; puis, dans une deuxième partie, j'essaierai de mettre en lumière les processus cognitifs qui sont à l'origine du signifié de langue des mots en confrontant les représentations mentales et les affects qui sont en jeu dans le mot *lion* en français et ses équivalents *Lion* en anglais et *Löwen* en allemand.

1. LE CADRE THÉORIQUE

Cette théorie sémantique se démarque des approches traditionnelles du point de vue des postulats sémantiques comme de la méthode.

1.1. LES POSTULATS SÉMANTIQUES

- (i) rejet de la polysémie au profit d'une monosémie de langue et d'une « polydésignation » de discours, soit deux niveaux de formation du sens : (i) celui de la langue où se forme un sens des mots unique et stable, assurant la fonction de communication de la langue ; (ii) celui du discours où s'élabore un sens des énoncés par l'interaction de tous les éléments de l'énoncé, construisant collectivement la référence du mot à un objet de discours ;
- (ii) rejet de l'approche réaliste référentialiste au profit d'une approche constructiviste prenant en compte la dimension cognitive et culturelle dans la formation du sens : les mots ne disent rien des choses du monde, mais parlent en revanche de nos perceptions et de nos représentations du monde, qui sont culturelles et donc variables dans le temps et l'espace ; leur *signifié* prend donc la forme d'un *concept*, selon la leçon de Saussure ([1916] 1967 : § 128–131), et non de *descriptions* d'objets du monde, telles que l'illustrent les définitions lexicographiques traditionnelles.

1.2. LA MÉTHODE

Pour retrouver le sens « conceptuel » véhiculé en langue, il faut partir du seul poste d'observation disponible : le discours. Or, dans un énoncé, se forme un sens global résultant de l'interaction de tous ses constituants dans une situation d'énonciation donnée : seul un minutieux et vigilant travail de repérage des *sources* du sens permet alors de faire le départ entre les éléments de signification provenant de chaque mot et ceux provenant de leur synergie dans l'énoncé et du contexte d'emploi. Pour restituer le signifié de langue de chaque mot, seule l'observation systématique des variations de sens dans les différents contextes d'emploi possible d'un même mot permet de déterminer l'apport sémantique « de langue » de ce mot, c'est-à-dire ce qu'il véhicule de façon stable dans tous les énoncés où il est susceptible d'intervenir. On peut alors distinguer les éléments sémantiques constants – véhiculés en propre par l'item considéré et que l'on inscrira dans son *signifié* –, des éléments sémantiques variables, qui soit proviennent des apports des autres mots, soit sont construits dans le discours par l'interaction de tous les mots impliqués dans l'énoncé, et qui seront donc exclus du signifié de langue du mot considéré. Le résultat obtenu permet

de constater que le *signifié* n'est pas une description d'un objet du monde dénoté par le mot, mais la conceptualisation d'une expérience qui ne se trouve inscrite dans la langue qu'après adoption par la communauté des locuteurs¹. Cette conceptualisation présente deux particularités :

- (i) du point de vue structurel, elle configure l'expérience de manière complexe, car des éléments de divers types participent à cette configuration : des éléments sémantiques, mais aussi symboliques et pragmatiques induisant un fonctionnement grammatical spécifique : tous ces éléments en interaction constituent un micro-système qui est bien plus qu'un simple signifié : un schéma conceptuel intégré (Honeste, 2005, 2006) ;
- (ii) du point de vue référentiel, elle est immédiatement déconnectée du phénomène du monde qui l'a suscitée, pour devenir un concept abstrait qui ne garde de l'expérience initiale que les constructions mentales qu'elle a engendrées. Cette déconnection du réel est *nécessaire* pour que le mot puisse être utilisé plus d'une fois et assurer les fonctions qu'on attend de lui, notamment la fonction désignative : une fois déconnecté d'un référent initial, le même mot peut être appliqué à toutes les expériences ultérieures qui rappelleront suffisamment la première pour qu'on juge pertinent de les dénoter de la même façon².

2. QUELQUES APPLICATIONS AU LEXIQUE FRANÇAIS

2.1. REPÉRAGE DES ÉLÉMENTS SÉMANTIQUES VARIABLES ET CONSTANTS

2.1.1. UN MORPHÈME DE LIAISON : LA PRÉPOSITION

Examinons la préposition *dans* dans quelques contextes-type d'emploi :

1a. *dans la maison* – 1b. *dans cinq minutes* – 1c. *dans son intérêt*

Chacun peut à la fois accorder intuitivement à *dans* une valeur constante d'inclusion, et noter des variations sémantiques dans ces trois énoncés. On peut repérer trois domaines d'application différents, que B. Pottier désigne comme des incriptions dans des aires d'instanciation différentes, respectivement : topologique, chronologique et noologique.

¹ Pour un développement sur les aspects cognitifs et culturels de la formation du sens, voir par exemple Honeste (2008 et 2010 à paraître).

² Le mot peut alors aussi bien dénoter toutes les occurrences d'un même type d'objet (fonction de catégorisation) que différents types d'objet (fonction « polysémique »), cf. Honeste, à paraître 2010.

Dans cette première étape d'observation, il s'agit de repérer dans les contextes ce qui conduit à accorder ces 3 valeurs différentes à l'item considéré : on constate que les contextes spatial, temporel ou notionnel sont indiqués et construits par les différents N introduits par la préposition, respectivement :

- 1a. *maison* = N dénommant un objet concret, donc inscrit dans l'espace comme tout objet concret.
- 1b. *minutes* = N temporel (dont l'extensité est réglée par le dét. numéral).
- 1c. *son intérêt* = N notionnel, décrivant un attitude psychologique d'un support représenté par le possessif.

2.1.2. UN MORPHÈME FLEXIONNEL : L'IMPARFAIT

- 2a. *Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là* – 2b. *Si on cassait tout ?* – 2c. *Il était gentil, le toutou.*

où les grammaires ont l'habitude de concéder à l'imparfait, respectivement dans les 3 exemples, la valeur de passé, d'irréel et d'hypocoristique. On constate à nouveau que :

- 2a. Le repérage de la valeur de *passé* se fait par la présence de l'adverbe temporel *ce jour-là* (typique du décrochage énonciatif).
- 2b. Le repérage de la valeur d'*irréel* se fait par la présence de la conjonction *si* exprimant l'hypothèse et la modalité interrogative.
- 2c. Le repérage de la valeur *hypocoristique* se fait par la présence de l'adresse à la 3^e pers. dans le cadre de l'interlocution, du caractérisant mélioratif *gentil*, de la forme enfantine *toutou* et d'une intonation particulière à l'oral.

On en tire deux observations :

- les trois valeurs particulières n'apparaissent que dans certains contextes, ceux présentant eux-mêmes déjà la valeur particulière ;
- on voit aussi apparaître une constante que Pottier (2000 : 114) définit comme « une saisie sécante avec une distance modale », que Damourette et Pichon (§ 1709) appellent valeur *toncale*³ qui « marque le placement du fait verbal dans une autre sphère d'action, une autre actualité, que celle où se trouve le locuteur au moment de la parole ». En effet, les trois énoncés illustrent différentes réalisations contextuelles de cette valeur « distanciante »

³ De *tunc* = repérage endophorique, par décrochage de l'énonciation vs repérage noncal (de *nunc*), exophorique, par ancrage sur le *hic* et *nunc* de l'énonciation.

de l'imparfait : distance temporelle (= passé) ; distance épistémique (= irréel) ; distance relationnelle (= hypocoristique).

L'approche « polysémiste » traditionnelle, qui est toujours dominante aussi bien chez les lexicologues que chez les lexicographes, ne décèle pas ce double apport sémantique, venant du signifié du mot et venant du contexte : de ce fait, toutes les variations sont intégrées au signifié de langue et les éléments constants restent souvent non perçus ; une illustration de cette approche est donnée dans l'exemple du traitement de la préposition *dans* par le TLF :

DANS, prép.

[Empl. devant un subst. déterminé ou devant un n. propre] Exprime un rapport d'intériorité.

I. – Rapport d'intériorité dans l'espace.

A. – 1. L'espace (à trois dimensions) est clos.

– *P. ext.* L'espace est partiellement clos.

– *En partic.* Le contenant est une partie du corps humain.

2. *P. ext.* Le contenant est un espace (à deux dimensions) qui est circonscrit, limité. – *En partic.* Dans + n. propre

a) de personnes. Désigne une œuvre par le nom de son auteur ;

b) de villes. Désigne l'étendue, la surface de la ville évoquée ;

c) *En gén.* Devant les noms de pays lorsqu'ils sont caractérisés par une épithète ou un complément (p. oppos. à la prép. *en*).

B. – *P. ext.*

1. *Dans* précise la situation d'un élément qui est intégré à un ensemble déterminé.

– *En partic.* L'ensemble désigne une fonction, un métier.

2. [Souvent après un verbe du type *chercher, choisir...*] *Dans* évoque l'opération qui isole un élément d'un ensemble déterminé. Synon. *parmi*

C. – *Au fig.*

1. Dans une situation donnée.

2. Dans un état d'esprit donné.

– *En partic.* [Après les verbes *consister, se changer, se transformer, craindre, espérer, croire...* ou les loc. verbales *avoir confiance, avoir foi...*]

3. Dans + subst. exprimant une manifestation physique, souvent sonore.

4. [Avec une idée de conformité].

5. Avec l'idée d'une circonstance, d'une hypothèse. Synon. *En gros, en général*

II. – *P. anal.* Rapport d'intériorité dans le temps.

A. – L'espace de temps est limité, considéré comme cadre d'événements multiples possibles ou de la durée d'une action.

B. – Dans + compl. précédé d'un numéral cardinal. Évoque la date du moment de l'action en indiquant l'espace de temps qui sépare ce moment du moment où l'on parle, où l'on pense.

Rem. Dans le même cont., c'est la prép. *en* exprimant la durée nécessaire à l'accomplissement de l'action qui s'oppose à *dans*.

III. – *Fam.* *Dans* exprime l'approximation.

A. – Dans + subst. déterminé par l'art. et un numéral cardinal. *Synon.* *environ*

B. – Dans + subst. déterminé exprimant à lui seul une idée de mesure ou de vague. *Synon.* *à peu près.*

On voit qu'il y a autant d'acceptions que de contextes d'emploi : dans le seul domaine spatial, on lit : « L'espace (à trois dimensions) est clos. » « L'espace est partiellement clos. » « Le contenant est une partie du corps humain. », etc. On se retrouve alors avec un signifié obèse, dont le nombre d'acceptions varie d'ailleurs d'un dictionnaire à l'autre. Mais, surtout, en poursuivant la méthode jusqu'à son terme, on pourrait l'augmenter encore : sachant que tout emploi de discours est différent des autres parce que les conditions d'emploi sont toujours différentes, on peut affiner encore le sens d'un polysème en recensant toutes les valeurs contextuelles produites par l'infinité de ses possibilités d'emploi et considérer que le signifié ne sera complet qu'une fois atteint cet infini.

Le fait que les lexicographes s'arrêtent à un certain niveau de généralité, ne doit pas masquer le caractère *ad hoc* de la méthode⁴. L'empirisme radical est inexploitable théoriquement⁵; en outre, une telle approche paraît peu pertinente eu égard à son objet, la langue, dont la fonction fondamentale est d'utiliser un minimum de matériel linguistique pour produire un maximum de sens.

2.2. LA FORMATION DU SENS EN DISCOURS

Examinons le fonctionnement en discours d'un mot hyperfréquent du français, *venir* (voir : Honeste, 2005c) :

3a. *Max vient de Paris par avion.*

⁴ Il est remarquable que le nombre des acceptions données à un mot varie selon les dictionnaires, en raison exacte des contextes d'emploi que ces derniers recensent : ce flou signale clairement le défaut de réflexion méthodologique dans la constitution des signifiés.

⁵ C'est le même défaut méthodologique que soulignait R. Martin (1992) à propos de l'article : « on obtient une typologie singulièrement diversifiée – si diversifiée sans doute qu'elle porte en elle-même le germe de sa désintégration ».

Dans ce genre d'énoncé, la tradition lexicologique et lexicographique⁶ donne à *venir* le sens: «se déplacer de manière à aboutir ou à être près d'aboutir à un lieu». Les éléments soulignés montrent que le lexicographe attribue à *venir* les traits /spatial/ et /mouvement/.

Examinons à présent l'énoncé (2):

3b. *La panne vient du delco.*

Dans ce genre d'énoncé, le RE donne à *venir* le sens: «être l'effet de», autrement dit, lui attribue un trait /cause/.

Si on renouvelle cette expérience avec tous les contextes d'emploi de *venir*, on voit attribuer au verbe *venir* autant de significations différentes qu'on a de contextes différents. C'est ainsi que procède le RE, en donnant de *venir* les gloses suivantes: «Aller, déplacer (se), rendre (se). – Commencer à être, à se présenter. – Concevoir, imaginer. – Aviser (s'), penser. – Arriver à, atteindre. – Souffler. Provenir de, être fabriqué à. – Échoir. – Tirer son origine de, être l'effet de. – Découler. – Se mettre à (faire). – Naître. – Suivre. – Succéder. (Moments). Arriver, apparaître dans le cours du temps. – Pousser». Dans l'analyse traditionnelle, ces gloses deviennent des «acceptions», entraînant la conclusion que *venir* est polysémique.

Sans entrer dans le détail de toutes ces gloses de *venir*, on se bornera à souligner deux inconvénients majeurs de ce type d'approche du signifié d'un mot:

- (i) la glose de *venir* par d'autres verbes qui pourraient lui être substitués dans les différents contextes a pour effet de présenter tous ces verbes comme *synonymes*. Même si on s'en tient à l'hypothèse d'une synonymie partielle⁷, il n'en reste pas moins que, même dans un contexte d'emploi identique, chacun conserve ses spécificités sémantiques: les présenter comme substituables revient à gommer leurs différences, ce qui constitue un appauvrissement aussi bien du côté de l'analyse que de celui de l'usage de la langue. Ainsi, par exemple, le RE donne «aller» comme synonyme de *venir* (!), négligeant ce qui les oppose le plus directement: leur polarité inverse. On peut légitimement se demander si le rôle des sémanticiens lexicographes n'est pas de s'attacher à différencier les mots – et même jusque dans leurs plus subtiles nuances – plutôt que de les rapprocher dans un confusionnisme qui ne peut que conduire les locuteurs à les employer de façon inappropriée;

⁶ Les définitions lexicographiques auxquelles se réfère l'analyse proviennent du Robert Électronique (RE).

⁷ Cette hypothèse a été rejetée dans Honeste 2007.

- (ii) la seconde critique concerne l'excès de contextualisation du signifié auquel conduit cette approche : un exemple en est donné lorsque le RE donne « souffler » comme synonyme de *venir* dans l'énoncé « Les nuages viennent du Nord » ; on conviendra que les inférences à opérer pour arriver à une « synonymie » de ces deux verbes sont telles que leur rapprochement devient déraisonnable⁸.

Reprenons l'observation des gloses de *venir* dans les énoncés (3a) et (3b). Les traits /spatial/ et /mouvement/ dégagés en (3a) ont disparu au profit du trait /cause/ en (3b). Si on poursuit l'opération sur tous les contextes d'emploi possibles de *venir*, on verra toujours ces traits se remplacer sans jamais s'accumuler. Or, de tels éléments sémantiques, qui varient quand varient les contextes, devraient logiquement être attribués aux variables (le contexte) plutôt qu'à la constante (*venir*). On va vérifier cette hypothèse en examinant le processus de formation du sens dans ces 2 énoncés :

- Énoncé (3a) :

Tout locuteur ayant la compétence du français reconnaît *Max* comme nom d'homme et comme sujet du verbe *venir*, *Paris* comme nom de ville et *de* comme préposition indiquant l'origine⁹ ; l'association de *de* et *Paris* construit un complément « de lieu » et s'interprète dans l'énoncé comme lieu d'origine du phénomène ; de même, *avion* est reconnu comme nom de moyen de transport aérien et, introduit par *par*, il constitue un complément de moyen. Ce qui nous intéresse ici, c'est que l'association d'un nom de lieu et d'un moyen de transport suffit à construire un contexte de déplacement dans l'espace, comme c'est le cas dans le simple syntagme nominal « l'avion de Paris », ne contenant pas le verbe *venir*.

- Énoncé (3b) :

Le segment *la panne* est reconnu sémantiquement comme « interruption dans le bon fonctionnement d'un mécanisme » et fonctionnellement comme sujet de *venir* ; *le delco* est reconnu sémantiquement comme « pièce mécanique » ; l'association de *de* et *le delco* construit un complément déterminatif dénotant l'objet à l'origine du phénomène. Comme dans l'énoncé précédent, on note que l'association des notions [interruption du bon fonctionnement] et [pièce mécanique à l'origine (de cette interruption)] suffit à construire, *par inférence*, un contexte logique de causalité, comme c'est le cas dans le simple syntagme nominal « une panne de delco », ne contenant pas le verbe *venir*.

⁸ Ces déterminations *ad hoc* du sens relèvent de ce que M. Wilmet appelle le « syndrome du complément de chemin de fer » (*Grammaire critique du français*, Duculot, 1998, § 605).

⁹ Voir : Honeste, 2005b.

On voit qu'on peut construire pour l'énoncé (3a) un contexte de déplacement dans l'espace et pour l'énoncé (3b) un contexte causal sans faire intervenir le mot *venir*. Il n'est donc pas *nécessaire* d'attribuer à *venir* les traits /spatial/, /mouvement/ et /cause/. La question est alors de savoir s'il est *possible* d'attribuer ces traits sémantiques à *venir*. On pourrait en effet admettre que plusieurs éléments d'un même énoncé véhiculent un même élément de sens, même si cette hypothèse de redondance sémantique contrevient au principe d'économie de la langue ; il nous revient alors de réfuter cette hypothèse, ce qui sera fait à partir de l'énoncé suivant :

3c. *Max vient de Paris.*

Si on comprend *Max* comme nom d'homme et *de Paris* comme lieu d'origine, on ne peut pas pour autant interpréter complètement l'énoncé : la raison en est qu'il manque les éléments permettant de construire un contexte d'application au processus exprimé par ce verbe. Ces éléments pourraient par exemple prendre la forme du complément « par avion » de l'énoncé (3a), qui construisait en interaction avec le reste de l'énoncé un contexte spatial dynamique, permettant l'interprétation « Max se rapproche [du locuteur] à partir de Paris par avion » ; d'autres éléments contextuels ou situationnels (par exemple un questionnaire sur le lieu de naissance ou d'habitation) conduiraient à inférer une interprétation de l'énoncé comme « Max est originaire de Paris, son lieu de naissance » ou encore « Max habite à Paris », etc.

On en déduit que, si l'énoncé (3c) n'est pas interprétable totalement, c'est par défaut de contexte ; mais pour nous, l'observation la plus intéressante est que *ce défaut de contexte n'est pas compensé par la présence du verbe venir*. Cela prouve que ce verbe ne contient pas les éléments /se déplacer/, /provenir, tirer son origine de/ ou encore /naître/ qui lui sont pourtant traditionnellement attribués par les lexicographes. On dira que l'énoncé (3c) présente, non pas une *ambiguïté* qui serait due à la « polysémie » de *venir*, comme le dit la tradition, mais une *incomplétude* sémantique, que seul le contexte peut combler.

Plus généralement, on tire de l'observation des énoncés (3a), (3b) et (3c) une conséquence importante concernant le fonctionnement sémantique sur le plan du discours : un énoncé exprime toujours une proposition dans laquelle les mots construisent ensemble le sens ; chaque mot y contribue par un apport sémantique initial, contenu dans son *signifié* de langue ; mais, comme on a essayé de le montrer, le sens de l'énoncé n'est pas la simple somme de ces signifiés (le « sens compositionnel » des logiciens), mais *un sens global synthétique* de type synergique résultant de la mise en relation syntaxique et sémantique des signes. Ces liens donnent lieu à une série d'opérations d'inférence et d'enrichissements

sémantiques mutuels qui construisent le contexte d'application de l'énoncé et son articulation aux phénomènes du monde qui font l'objet du discours.

Les analyses précédentes illustrent partiellement la méthode permettant de déterminer ce qui n'appartient pas au signifié de *venir*; l'élimination complète des éléments contextuels n'est effective qu'après avoir appliqué ce processus à tous les contextes d'emploi possibles du mot. Cette méthode permet non seulement d'écarter du signifié du mot les éléments contextuels, mais aussi de faire apparaître un « résidu » sémantique constant; c'est tout ce résidu et seulement ce résidu qu'il convient d'attribuer au mot concerné. Il reste ensuite à confirmer ces résultats en remplaçant dans les énoncés *venir* par des « synonymes » et des antonymes, pour affiner les caractères distinctifs du signe. Concernant le verbe *venir*, on renverra à Honeste, 2005c pour le détail de l'opération d'élaboration de son signifié; nous n'en donnons ici que le résultat synthétique :

Le signifié de *venir*

Moule syntaxique: [X vient (de A) (à/vers B) (C)]

Configuration sémantique:

- X tend vers un point de référence implicite (par défaut : les coordonnées de l'énonciation) ou explicite par B;
- Le procès *venir* n'intègre ni la situation initiale A de X avant le procès, ni la situation finale B après le procès;
- l'énoncé peut rendre prégnant A au moyen d'un complément introduit par *de* ou B, au moyen d'un complément introduit par *à, vers, chez* ou autre;
- A est nécessairement distinct du point de référence; il est en lien étroit avec le procès *venir*;
- B se situe nécessairement au point de référence; il est coupé du procès *venir*;
- un procès C peut constituer un prolongement du procès *venir*; il a lieu soit au centre déictique, soit ultérieurement;
- la nature et les relations de X, A, B et C déterminent par inférence le domaine d'application contextuel de l'énoncé.

Éléments de système:

- relations lexicales (morphologiques: dérivation, etc.) et sémantiques (complémentarité avec *aller*, etc., antonymie, synonymie).

Potentialités d'emploi en discours:

- dans le domaine spatial: expression de divers rapprochements dans l'espace à partir d'un lieu A vers les coordonnées de l'énonciation ou un lieu B;
- dans le domaine temporel: expression de divers rapprochements dans le temps depuis un moment A vers les coordonnées de l'énonciation ou un moment B, permettant des emplois temporels de « futur proche » ou de « passé récent » et aspectuels d'inchoatif ou imminent;
- dans le domaine notionnel: expression de divers liens logiques relatifs à l'origine (relation au point A) et à l'aboutissement (relation au point B) d'un processus: cause, but, conséquence.

Si on compare ce résultat à la définition du RE, il apparaît trois différences fondamentales :

- on voit émerger ce qui est toujours occulté dans les définitions issues des approches lexicographiques courantes : un apport sémantique unique et invariant dans tous ses emplois (« X tend vers un point de référence implicite »), qui représente *l'expression linguistique de la conceptualisation d'une expérience socialisée*¹⁰ et non une liste de désignations potentielles d'objets du monde. L'expérience signifiée par *venir* est basique, et à ce titre pourrait se retrouver dans d'autres verbes comme *arriver* ; mais ce qui est important et utile dans l'analyse lexicale, ce n'est pas tant de montrer les ressemblances expérientielles entre *venir* et *arriver*, que les différences conceptuelles qui déterminent l'apport propre de chacun dans le lexique français. Pour chacun de ces mots, la conceptualisation de l'expérience prend *une forme spécifique complexe qui le distingue de tous les autres et contraint ses possibilités d'emploi* ;
- à l'inverse des définitions classiques, ce signifié ne contient aucune désignation de référent particulier, ni aucune mention de domaine d'application : c'est justement cette *impartialité* sémantique qui lui donne cette capacité de désignations multiples en discours, et ce dans divers domaines d'application (spatial, temporel, notionnel) ;
- aux éléments sémantiques s'ajoutent des éléments de système, permettant l'insertion du mot dans le lexique et la grammaire de la langue. Le tout donne cette structure sémantique complexe que j'ai nommée « schéma conceptuel intégré ».

2.3. ORIGINE COGNITIVE DU CONTENU SÉMANTIQUE

Nous allons à présent, dans une seconde partie, essayer de reconstituer l'origine du signifié de langue comme résultat d'un processus de retraitement d'une expérience initiale. On prendra l'exemple du mot *lion* en s'appuyant sur l'article *lion* du RE.

Nous négligerons les définitions lexicographiques, du fait qu'elles ne rendent compte que des désignations de discours (voir : *supra*, 2.1.2). Il suffit d'observer la définition donnée comme « sens premier » dans le RE « Gros animal sauvage, mammifère carnassier, au pelage fauve, à crinière fournie chez le mâle, à queue terminée par une touffe de poils, vivant surtout en Afrique », et dont l'image culturelle de « roi des animaux » est très active, pour se convaincre qu'il s'agit d'une définition relevant d'un savoir encyclopédique extérieur à la langue et insérée *a posteriori* dans le signifié par les lexicographes. Nous nous

¹⁰ Voir notamment : Dubois, 1991 et Honeste, 2006 et 2008.

intéresserons en revanche aux diverses collocations courantes et expressions figées utilisant le mot *lion*, parce que c'est dans les formes fixées par la langue qu'on trouve les traces du processus collectif de retraitement conceptuel de l'expérience. On comparera ces emplois figés à leurs équivalents en allemand et en anglais, de manière à faire ressortir la relativité culturelle des représentations¹¹.

Un petit nombre d'expressions présente la trace des impacts visuels, notamment morphologiques, de l'expérience initiale de l'animal. Nous n'en donnerons qu'un exemple : *Constellation du Lion*, qui désigne une constellation dont le dessin général évoque un lion. L'examen des motivations de l'emploi du mot *lion* dans cette expression permet de faire les déductions suivantes : sur le plan cognitif, le point d'ancrage de la perception (Rosch, 1975) est la silhouette globale de l'animal ; le mode de retraitement de cette expérience est la schématisation de cette silhouette et l'application de cette représentation à un objet de même forme, ceci sans caractère évaluatif ; le trait retenu en langue est /forme globale spécifique/¹².

À l'inverse, la majorité des emplois figés présente la trace des impacts psychologiques de l'expérience initiale sur l'observateur ; pour maintenir l'étude dans des proportions raisonnables, on n'en décrira ici qu'une sélection :

- *Être fort comme un lion* : sur le plan cognitif, les points d'ancrage de la perception à l'origine de cette expression sont la force physique de l'animal et sa supériorité au combat ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ces traits prégnants à l'humain, leur extension à d'autres domaines que le physique (notamment le domaine politique) et l'instauration de la notion de « force de domination » qui en résulte en symbole culturel positif ; le trait retenu en langue est /puissance/.
- *Le lion, roi des animaux* : sur le plan cognitif, les points d'ancrage de la perception sont les mêmes que précédemment (force physique et supériorité) ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ces traits prégnants à l'humain sous la forme du symbole culturel positif de la « majesté », entraînant l'orgueil et la fierté chez le dominant et, chez le dominé, la reconnaissance du statut de dominant et l'admiration ; les traits retenus en langue sont /orgueil/ - /fierté/ ; /domination/ - /pouvoir/ et /noblesse/ - /majesté/. Le domaine d'application privilégié de cette représentation est le pouvoir politique autocratique¹³.

¹¹ Le résultat de l'étude est synthétisé dans un tableau donné en annexe.

¹² Nommer les traits sémantiques constitue toujours un exercice périlleux, puisqu'il oblige à constituer des équivalences avec d'autres mots, qui par nature ne peuvent recouvrir ni exactement, ni exhaustivement la signification visée. On nous pardonnera leur caractère approximatif.

¹³ Cette symbolique politique, héritée des fabulistes antiques, a été constamment réutilisée, de « Noble le roi » du *Roman de Renart* au « fier lion » de La Fontaine (*Fables*, I, 6), visant Louis

- *Avoir un cœur de lion* : sur le plan cognitif, les points d'ancrage de la perception sont la grande vigueur de l'animal et sa détermination au combat ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ces traits prégnants à l'humain sous forme de valeur morale et du symbole culturel positif du « courage » ; le trait retenu en langue est /courage/.
- *Se tailler la part du lion* : sur le plan cognitif, le point d'ancrage de la perception est le comportement qui consiste à s'adjuger la plus grosse part – voire la totalité – de la nourriture ; le mode de retraitement de cette expérience est l'application de ce trait prégnant à l'humain, avec une connotation ambivalente : ce trait comportemental est perçu rarement positivement, le plus fort étant légitimé dans ce privilège par une forme d'idéologie du mérite ; le plus souvent négativement, le plus fort étant réputé s'accaparer indûment un bien commun dont il prive les autres ; les traits retenus en langue sont respectivement le trait positif /droit du plus fort/ et son pendant négatif /abus de pouvoir/.

Pour compléter cette étude cognitive, nous avons comparé les expressions contenant le mot *lion* en français avec celles contenant le mot *Löwe* en allemand et celles contenant le mot *Lion* en anglais ; voici le résultat synthétique de cette confrontation (voir tableau récapitulatif en annexe) :

Les points d'ancrage cognitif communs aux trois langues sont :

- (i) la silhouette, utilisée dans les trois langues pour dénommer la constellation ;
- (ii) la force physique et la domination au combat, avec dans les trois langues la même expression comparative *fort comme un lion* dénotant positivement la ; on notera toutefois que l'anglais, à partir du même trait perceptif, construit aussi une représentation négative dégageant en langue un trait /tyrannie/ (a *Lion* = a tyrannical creature) ;
- (iii) la vigueur et la détermination au combat, avec dans les trois langues la même expression (en calque) *cœur de lion* pour dénoter le courage puissance (*Löwenhertz*, *Löwenmut* ; *Lion-heart*, *brave as a Lion*) ;
- (iv) le comportement consistant à s'arroger la plus grosse part de la nourriture, générant dans les trois langues la même expression *la part du lion* pour dénoter, avec la même connotation ambivalente, le droit du plus fort et l'abus de pouvoir (*Löwenanteil* ; *the Lion's share*).

Du point de vue des différences, on remarque plus généralement que, en allemand comme en anglais, les expressions « négatives » sont beaucoup plus nombreuses qu'en français (voir les lignes 4, 9, 10 et 11 dans le tableau), avec l'apparition des traits /férocité/ (*Löwengrimm* ; *fierce as a Lion*) et /

XIV qui en avait fait son emblème, repris aussi bien dans les contes et dessins animés que dans le marketing publicitaire (logo de la MGM ou de Peugeot) ou le surnom d'hommes politiques modernes (Hafez el Hassad).

dangerosité/ (*in die Höhle des Löwen gehen*; *the Lion's mouth*), auxquels s'ajoute le trait /tyrannie/ en anglais (voir : *supra*), tous absents du français¹⁴.

En résumé, si les trois cultures retiennent une représentation globalement positive de la force et du courage, en revanche la culture française a privilégié l'allure imposante et la beauté, tous aspects évalués positivement, tandis que les deux autres cultures ont plutôt mis l'accent sur la férocité et la dangerosité, générant des représentations plutôt négatives.

Bilan sur l'étude cognitivo-linguistique de lion

Le relevé des points d'ancrage cognitifs montre que les *experiencers* n'ont pas une perception entière et exacte de l'objet observé¹⁵ : parmi les stimuli reçus au moment de l'expérience, seuls certains constituent des points d'ancrage de la perception et, parmi eux, seuls ceux que toute la communauté de locuteurs partage seront fixés en langue pour une réutilisation ultérieure.

Le relevé des traits retenus en langue montre que les points d'ancrage perceptifs donnent lieu à des traits de nature variée, indices de la nature complexe de l'expérience (recentrage sur l'humain, applications dans des domaines variés, évaluation subjective, symbolisation, etc.). On comprend alors qu'on n'a pas affaire à une perception objective, descriptive, d'un phénomène isolé, mais au contraire à une perception subjective d'un phénomène immédiatement inséré dans l'ensemble des connaissances de la communauté observante : le système culturel, conceptuel et linguistique dans lequel s'inscrit l'expérience constitue un filtre au moment de l'observation et canalise sa conceptualisation.

La confrontation avec l'anglais et l'allemand montre que les points d'ancrage de la perception ne sont pas universels, mais au contraire différents selon le cadre culturel dans lequel se fait une expérience : la langue est le témoin direct de cette relativité culturelle de la perception, et des représentations socialisées qui en découlent (voir : Honeste, 2008).

3. BILAN GLOBAL SUR LA FORMATION DU SENS

La langue signifie et le discours désigne. Le découplage de ces deux niveaux est nécessaire, parce que chacun a sa fonctionnalité propre, qui induit des processus distincts de formation du sens :

En langue se forme un sens des mots dont la fonction est double :

¹⁴ Tous ces traits sont en français attribués au loup (voir : *in die Höhle des Löwen gehen* = *se jeter dans la gueule du loup*), au tigre et aux fauves en général.

¹⁵ Cette observation empirique est conforme aux théories développées en psychologie cognitive (voir notamment : Rosch, 1975).

- Rendre compte de toutes les expériences socialisées du monde, chaque mot véhiculant la conceptualisation collective d'une expérience particulière, avec une configuration spécifique, sous la forme d'un *schéma conceptuel* (illustré ici dans l'exemple de *venir*); cette fonction de la langue impose que le sens associé à chaque mot soit stable (nécessité de communication sociale) et unique (nécessité de discrimination des expériences du monde); le signifié de langue qui en résulte n'est jamais une description du réel, mais le reflet du rapport au réel dans une culture donnée; de ce fait, il contient toute la subjectivité de l'expérience, et seulement cette subjectivité: affects, émotions, jugements, constructions intellectuelles, morales, esthétiques, etc. suscités par l'expérience de cette chose (illustrée ici dans l'exemple de *lion*).
- Permettre à chaque locuteur de la communauté linguistique de réutiliser ces constructions conceptuelles collectives chaque fois qu'il connaît une nouvelle expérience qu'il juge appréhendable par cette construction; pour ce faire, le sens associé à chaque mot doit être réduit aux seuls «éléments-cadres» caractérisant la configuration propre de cette construction (notamment sans contenir de domaine d'application spécifique).

En discours se forme un sens des énoncés dont la fonction est de rendre compte de toutes les nouvelles expériences vécues dans les domaines d'application spécifiques et des situations toujours différentes. Les mots de l'énoncé jouent tous un double rôle: chacun, par son apport sémantique, a pour rôle individuel de rattacher chaque nouvelle expérience à un type expérientiel connu et inscrit en langue dans un concept; mais aussi, chaque mot, par son statut et ses relations avec les autres, va participer en synergie à la construction d'un domaine d'application spécifique à partir duquel seulement se font les références aux objets de discours et l'interprétation d'un *dire sur le monde* à partir du *voir le monde* donné par la langue.

BIBLIOGRAPHIE

- DUBOIS D. (1991), *Sémantique et cognition*, Paris: Éditions du CNRS.
 DUBOIS D. (éd.) (1997), *Catégorisation et cognition*, Paris: Kimé.
 DUNETON C., 1978, *La Puce à l'oreille*, Paris: Stock.
 GRIMM J. & W. (1854), *Deutsches Wörterbuch*, Leipzig: Hirzel.
 HONESTE M. L. (2005), «La théorie des schémas conceptuels intégrés: un prolongement de la théorie guillaumienne?», *Langue Française*, n° 147, SOUTET O. (éd.), pp. 68-83.
 HONESTE M. L. (2005b), «Rendons à César... critique de la polysémie prépositionnelle: le cas de *de*», in: *Recherches Linguistiques 27: Le mouvement dans la langue et la métalangue (Actes du Colloque International Adpositions of Movement*, Katholieke Universiteit Leuven, Belgique, 2002), DENDALE P. (éd.), Université de Metz, pp. 271-298.

- HONESTE M. L. (2005c) «*venir* est-il un verbe périphrastique? Étude sémantico-cognitive», *Les périphrases verbales (Actes du Colloque International Caen/Tel-Aviv)*, in: *Linguisticae Investigationes Supplementa*, 25, BAT-ZEEV SHYLDKROT H. & LE QUERLER N. (eds), John Benjamins Publishing Company, pp. 293–310.
- HONESTE M. L. (2006), «Approche cognitive du sens lexical», *Actes du XXIV^e Congrès International de Linguistique et de Philologies Romanes, Aberystwyth, 1^e-6 Août 2004*, vol. IV, TROTTER D. A. (éd.), Tübingen: Niemeyer Verlag, pp. 105–118.
- HONESTE M. L. (2007), «Entre ressemblance et différence: synonymie et cognition», *Le Français Moderne* LXXV, n° 1, BERLAN F. & BOUVEROT D. (éds), pp. 160–173.
- HONESTE M. L. (2008), «Le français parlé libanais: une identité multi-culturelle», in: DORLIAN G. (éd.), *La Francophonie: conflit ou complémentarité identitaire ?*, Tripoli (Liban): Publications de l'Université de Balamand, vol. 1, pp. 451–465.
- HONESTE M. L. (2009), «Schéma cognitif et conceptuel du mot *bêtise* à la Renaissance et à l'Âge Classique», *Le Français préclassique*, n° 12, Champion, pp. 19–37.
- HONESTE M. L. (à paraître 2010), «Jeux et enjeux lexicaux: emploi du mot *pédagogie* dans le discours politique», in: *Mots-Les langages du politique*, ENS-Éditions.
- HONESTE M. L. (à paraître 2010), «Le phénomène de rémanence et ses conséquences en sémantique lexicale à travers l'histoire du mot *opinion*», *Le Français préclassique*, n° 13, Champion.
- KLEIBER G. (1999), *Problèmes de sémantique: la polysémie en questions*, Lille: Septentrion.
- Le Grand Robert électronique (RE)* (1999), Cédérom, Paris: Le Robert.
- MARTIN R. (1992), *Pour une logique du sens*, Paris: PUF.
- MERLEAU-PONTY M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris: Gallimard.
- The Oxford English Dictionary* (1993), BROWN L. (ed.), Oxford: Clarendon Press, 2 vol.
- POTTIER B. (2000), *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Louvain-Paris: Peeters.
- REY A. (éd.) (1992), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris: Le Robert.
- ROSCH E. (1975), «Cognitive Presentation of Semantic Categories», in: *Journal of Experimental Psychology*, n°104, pp. 192–233.
- SAPIR E. (1968), *Linguistique*, tr. fr. BOLTANSKI J.-E., Paris: Minuit.
- SAUSSURE F. (de) [1916] (1985), *Cours de Linguistique Générale*, Paris: éd. Payot.

ANNEXE: Tableau du retraitement conceptuel de l'expérience initiale du *lion*

	1. Expressions françaises	2. Expressions allemandes	3. Expressions anglaises	4. Points d'ancrage cognitif	5. Mode de retraitement	6. Traits retenus en langue
1	<i>La Constellation du Lion</i>	<i>Löwe</i>	<i>The Lion</i>	Physique: silhouette	- Dénomination d'un objet de même forme	[forme globale spécifique]
2	<i>Une crinière de lion</i>	<i>Löwenmähne</i>		Physique: crinière	- Dénomination d'un objet ayant le même trait physique	[cheveux en grosse touffe]
3	<i>Être fort comme un lion</i>	<i>Löwenstärke</i>	<i>Strong as a lion</i>	Physique + comportemental: force physique domination au combat	- Évaluatif positif - Symbole de puissance	/puissance/
4			<i>a lion</i> (= a tyrannical creature)	Physique + comportemental: force physique domination au combat	- Évaluatif négatif - Symbole de tyrannie	/tyrannie/
5	<i>Le lion, roi des animaux</i>			Physique + comportemental: force physique domination au combat allure générale	- Évaluatif positif - Symbole de royauté	/noblesse/ /majesté/ /domination/ /pouvoir/ /orgueil/ /fierté/
6	<i>Se battre comme un lion</i> <i>Avoir mangé du lion</i>	<i>Löwenkrieger</i> <i>Löwenblut</i>		Physique + comportemental: grande vigueur détermination au combat	- Évaluatif positif	/énergie/
7	<i>Avoir un cœur de lion</i> (= avoir du courage) <i>Un lion</i> (= personne courageuse)	<i>Löwenherz</i> <i>Löwenmut</i> <i>Löwenkühnheit</i>	<i>Lion-heart</i> <i>Brave as a lion</i>	Physique + comportemental: grande vigueur détermination au combat	- Évaluatif positif - Symbole du courage	/courage/

	1. Expressions françaises	2. Expressions allemandes	3. Expressions anglaises	4. Points d'ancrage cognitif	5. Mode de retraitement	6. Traits retenus en langue
8	<i>Se tailler la part du lion</i>	<i>Löwenanteil</i>	<i>The lion's share</i>	Comportemental : prend la plus grosse part	- Évaluatif positif / négatif	J /droit du plus fort/ L /abus de pouvoir/
9		<i>Löwengier</i>	a lion (= a rapacious creature)	Comportemental : voracité	- Évaluatif négatif	/avidité/
10		<i>Löwengrimm</i>	<i>Fierce as a lion</i>	Physique + comportemental : Force, vigueur et détermination au combat	- Évaluatif négatif	/féroacité/
11		<i>In die Höhle des Löwen gehen</i>	<i>The lion's mouth a lion in the way</i>	Physique + comportemental : Force, vigueur, détermination	- Évaluatif négatif	/dangerosité/